

ETE 2024

Noëlle BAILLON

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

Noëlle Baillon

Eté 2024

(réflexions sur le titre en cours)

TABLE DES CHAPITRES

<i>Notes à l'attention du lecteur</i>	7
<i>Bavardages</i>	14
<i>Statue de bronze</i>	18
<i>Underground</i>	21
<i>Interférences sur Jean Kermarec</i>	25
<i>Jean sommeille</i>	31
<i>Habitations</i>	35
<i>Bifurcation</i>	43
<i>Rue Thomas Edison</i>	46
<i>Choix</i>	50
<i>Séparation</i>	53
<i>Silence d'été</i>	55
<i>Une joie simple</i>	60
<i>Il dort</i>	65
<i>Luminosité</i>	66
<i>Minuscule</i>	68
<i>Echo</i>	69
<i>Un doute</i>	70
<i>Comme tu veux</i>	72
<i>Sans aucune certitude</i>	73
<i>1978</i>	75
<i>Virages</i>	81
<i>Sempé</i>	86
<i>L'ode</i>	87
<i>Clic</i>	88
<i>Le petit chien blanc</i>	91
<i>Presque pas cassées</i>	93
<i>Premier voyage</i>	96
<i>Ma collection de politesse</i>	98

Notes à l'attention du lecteur

L'objet que vous tenez entre vos mains, ou regardez sur votre écran, s'approche par certains aspects d'un roman S'agit-il d'une fiction d'une auto-fiction d'autre chose ? L'armature centrale est composée de fragments dont la cohésion est toujours en cours Cependant il n'est pas exclu que l'oeuvre soit achevée Nous émettons plusieurs hypothèses sur son origine classées de la plus probable à la moins réaliste Toutefois toutes ces hypothèses sont scrupuleusement consignées ci-après quelque soit leur pertinence L'avenir nous dira leur proximité avec la réalité Dans un besoin de clarté ces hypothèses sont regroupées par registres sous jacents Chaque fois que possible le rapprochement est fait avec les textes les suggérant Certains textes pouvant illustrer plusieurs hypothèses ils sont tous regroupés en seconde partie du présent objet Le recensement des hypothèses se poursuit dans le cas fort peu probable où de nouvelles nous parviendraient elles seraient ajoutées dans l'oeuvre à l'instant de leur apparition

Nous vous remercions du temps que vous consacrerez à la lecture de cet objet Vous pouvez également contribuer à l'émission d'hypothèses Une case *commentaire* est prévue à cet effet

Premier registre L'auteur se trahit à travers ses écrits la question se pose : qui est-il ?

Des indices présents dans le chapitre *sans aucune certitude* trahissent le véritable auteur non pas des textes mais du regroupement Il s'agit d'un individu dénué de qualités littéraires et de scrupules mais bourré d'ambition. Pour parvenir à ses fins l'individu a fréquenté des ateliers d'écritures repérant dans chacun des éléments prometteurs Il s'est rapproché d'eux jusqu'à une certaine proximité lui permettant de leurs subtiliser leurs travaux puis de les faire disparaître afin de s'en prétendre l'auteur Oui vous avez bien lu : le véritable auteur est l'assassin des quarante propositions !

Un écrivain en mal de talent et d'inspiration - on peut toutefois lui attribuer *Comme tu veux* - dérobe les textes de ses congénères et les tue pour s'attribuer le mérite des créations qu'il regroupe

n'importe comment et publie sans être inquiété par les autorités

Un scribouillard illisible - paraîtrait qu'il a pondu *Underground* - dessoude ses potes pique leurs papiers et ça fait un bouquin Il a pas encore été pincé

Deuxième registre l'oubli le temps a fait son oeuvre : pertes et disparitions

Il est évident que l'ensemble constitué de *Habitations, Bifurcation, Choix, Rue Thomas Edison et Séparation* était à l'origine plus conséquent Ils pourraient être regroupés sous l'appellation *Signal*. Les extraits retrouvés permettent également de supposer l'existence d'un film ainsi que d'une sculpture commémorant la disparition du Signal, élément majeur de la vie du personnage. La destruction des éléments à présent manquants pourrait être une part intégrale de l'oeuvre non pas pour fermer le cercle mais pour ouvrir la spirale symbolique et laisser au lecteur sa part de rêve (se référer à titre d'exemple à *Bavardages* pour illustrer ce concept) autonome. En somme les ruines d'une oeuvre de mémoire d'une destruction prévisible. Tenter une

restauration dénaturerait et même pervertirait la volonté initiale de l'auteur.

Troisième registre combler les blancs pour unifier

L'ébauche actuelle fait apparaître trois personnages fictionnels se dégageant des trois ensembles *Jean Kermarec-Jean Sommeille*, l'ensemble *Signal* et l'ensemble *Silence d'été-Une joie simple-Il dort, luminosité, Minuscule*, des anecdotes partiellement réelles parfois autobiographiques leurs donnent du corps Il s'agirait de poursuivre ces existences vécues dans trois époques différentes. Il est probable qu'unir les trois ensembles en un seul roman demandera du temps. Une première étape pourrait être de développer la vie du personnage féminin de *Silence d'été-Un joie simple-Il dort-Luminosité-Minuscule*, une vie de travail pénible qui résultait de décisions prises par d'autres.

Un quatrième personnage transparait à travers les autres textes courts essentiellement des exercices suite à propositions *Echo, Statue de bronze, Clic, Premier voyage, le petit chien blanc*,

l'Ode, un doute, Virages, Sempé, 1978. Il serait pertinent de les unifier sous une forme à définir.

Quatrième registre l'histoire des morceaux

Est-il encore nécessaire de présenter l'histoire de l'oeuvre que vous tenez dans vos mains ? Oui car elle montre la fascination de l'esprit humain. Commençons par le début, durant les années quarante on a vu apparaître sur les réseaux sociaux des textes d'intérêts et de qualités variables déposés par des influenceuses*. Tous et toutes précisaient ne pas en être l'inductrice-inducteur. Les plus anciennes d'entre nous de souviennent peut-être du vieux terme d'autrice-auteur qui n'est plus de mise depuis que le bénéfice de la création d'une oeuvre est réparti à égalité entre l'inductrice-inducteur de l'histoire et le Transformateur génératif pré-entraîné. Une immense fièvre de collecte se déclencha, il apparut que tout les textes avaient une origine commune, ils étaient découverts dans des lieux de grandes circulations, gares train métro aéroports statioports parfois même sur les trottoirs. Ils n'étaient rapprochables d'aucune localisation territoriale particulière et rédigés dans les langues les plus diverses du globe. Rapidement

les écrits furent rattachés aux lieux hébergeant encore d'antiques bornes de générateurs d'histoires automatiques en accès libre. Suite à l'installation spontanée de milliers de camérinsectes, le mystère fut rapidement éclairci : ces textes étaient le résultat des tests de maintenance opérés par les agentes d'entretien de ces bornes. Résultats jugés sans intérêt et jetés par terre. Les textes collectés l'étaient juste avant le passage des autonettoyants. Tous les textes rescapés composent l'ouvrage que vous voyez sur votre écran.

*pour rappel depuis deux mille vingt quatre, nous appliquons la norme Damasio, les pluriels sont au féminin sauf si toute l'assemblée est uniquement constituée d'individus masculins.

Une jeune femme marche à côté de son cheval. Elle est vêtue de façon ordinaire d'une blouse marron à la couleur passée et d'une jupe grisâtre froissée. Son cheval blanc cassé ne porte pas de mors. Il la suit docilement. Elle pense qu'elle aurait préféré prendre un vélo, ils sont plus obéissants, et elle n'aurait pas eu à se soucier de l'avoine. Il ne restait que le cheval dans les écuries de l'auberge, elle l'a pris en promettant d'un signe de la tête de le ramener à la nuit.

La journée commence à peine, tout en marchant elle se remémore le songe de la nuit précédente que jusqu'à présent elle ne s'est pas expliqué :

Elle serait sur le seuil de la cuisine. Le regard se dirigerait vers le coin à droite, deux étagère fines de bois contreplaqué soutenues par deux petites échelles de métal noir accrochées au mur par des vis, des rondelles et des chevilles. Des objets en plastiques, légers, posés dessus : brocs à eau bicolore un bleu et un vert, boîte à oeufs une jaune, une rouge, quelques

Tupperwares vintage orange et jaune. Ses yeux glisseraient au pied de l'étagère sur un porte-bouteille pour six bouteilles, en plastique rouge avec poignée. Le long du mur, sous la fenêtre en hauteur, une cuisinière métallique laquée blanc, le four avec sa longue poignée au milieu en haut de la porte basculant vers le bas. Une porte à coins arrondis, en métal laqué blanc. Les feux accessibles en soulevant le couvercle, aux coins arrondis, en métal laqué.

Elle serait sur la photographie prise pour immortaliser cet instant, elle serait devant la cuisinière souriante devant cette promesse de vie meilleure grâce à cette modernité.

Elle serait debout devant cette photographie, encadrée et posée sur le buffet en Formica vert d'eau, acquis avec leurs premières économies. Un buffet à deux portes basses, deux tiroirs dont un pour les couverts, et deux portes hautes pour les verres, les bols. Les ustensiles de cuisson seraient la plupart du temps rangés dans le four ou sous l'évier en porcelaine jouxtant la cuisinière.

A côté de la photographie, la coupe à fruits violette en plastic tressé.

Elle serait choquée par cette profusion de couleur, elle ne les reconnaîtrait pas.

Elle ne reconnaîtrait pas non plus le salon en Skaï noir sur sa gauche, ni le tableau brodé au demi-point de croix sur le mur.

Elle verrait alors les autres visiteurs du musée et comprendrait.

Elle s'est réveillé juste à ce moment là, totalement perdue dans cet environnement inconnu.

Les couleurs dans ce rêve étaient nombreuses, trop nombreuses, elle ne se les explique pas. Son désarroi la fait parler à voix haute, elle dit qu'elle ne comprend pas. Son cheval stoppe net, elle tire sur la longe, il refuse d'aller plus loin.

Elle insiste, elle s'affole, laisse échapper un *avance mais avance* agacé. Au loin, sur la route un groupe de soldat en uniforme arrive au grand galop. Elle se met de côté pour les laisser passer, son cheval reste au milieu du passage.

Sa monture henni deux cris prolongés lorsque la troupe passe à sa hauteur. Les soldats s'arrêtent, les chevaux échangent des informations. Deux hommes mettent pied à terre

et s'approchent d'elle. Elle tente de se justifier par signe mais échoue.

Ils la ramènent sous bonne garde à l'auberge où elle sera jugée pour bavardage.

Pour son salut, elle ne parlera jamais de ce rêve coloré, s'évitant ainsi la peine maximale.

Sept juillet deux mille vingt cinq, Lisbonne, quarante deux degrés Celsius, après une matinée de déambulation dans le baixa chiado l'épuisement rend urgent une pause et une boisson fraîche. Toutes les terrasses avec parasols sont bondées, impossible de s'asseoir. Sauf là, devant le café A brasileira, une chaise libre en bois sombre avec un dossier en cuir clouté, je m'effondre dessus. Elle est brûlante, pourtant l'homme assis sur l'autre siège ne paraît pas incommodé par la chaleur.

Il se tourne vers moi, un sourire en coin *c'est une sculpture en bronze, ce n'est pas un siège*

Pour me parler il n'a pas changé sa posture avec son pied gauche posé sur son genou droit, sa main tient toujours son journal, seule sa tête s'est très légèrement tournée de mon côté. Avec son chapeau mou, son costume il paraît tout droit sorti du début du siècle dernier. Soulevant son feutre, il poursuit *Permettez-moi de me présenter, Bernardo Soares je suis un modeste employé de bureau*. Surprise par cette formulation désuète je l'observe sans penser à lui répondre, il ne se

formalise pas et ajoute *J'ignore pourquoi ils m'ont mis ici, dorénavant je fréquente le café Martinho da Arcada, sur la place du commerce*

Ça me dit quelque chose, un grand café restaurant sous les arcades, assez bien classé par TripAdvisor. Je suis tentée de vérifier sur l'app. Je renonce car son maintien rigide, sur sa chaise brûlante m'intrigue. Son visage avec ses lunettes rondes, son nez pointu, sa moustache me rappelle quelqu'un de connu. Très poliment, je lui demande à nouveau son nom. Sans paraître surpris, il me répond *Permettez-moi de me présenter, Alberto Caeiro j'incarne la nature et la sagesse païenne*

Je ne peux m'empêcher de relever son changement de nom, je l'en informe, je garde pour moi la difficulté de comprendre en quoi l'incarnation est un métier. Nullement troublé, il poursuit *Permettez-moi de me présenter, Ricardo Reis je suis philosophe :*

*« Nombreux sont ceux qui vivent en nous;
Si je pense, si je ressens, j'ignore
Qui est celui qui pense, qui ressent.
Je suis seulement le lieu
Où l'on pense, où l'on ressent. »*

Perturbée par tant de personnalités, je laisse échapper un soupir, tout se mélange dans ma tête,

je souhaite juste une boisson fraîche sous peine de déshydratation. Il le comprend parfaitement et choisit de se taire, redevenant la sage statue de Fernando Pessoa.

Parfois le vieux délire, soi-disant qu'avant les humains auraient vécu à la surface. Et vas-y que c'était mieux que maintenant. Que soi-disant l'air avait un parfum sucré et pou, lui il dit un mot comme *doux* mais c'est pas un mot qui existe. Au bout d'un moment évidemment il commence à me courir alors je lui demande des détails précis. *Des précisions... ben, il en a pas puisque j'étais trop petit pour m'en souvenir vu que ma mère -sa mère à lui, ma grand-mère à moi, je l'ai pas connu- a accouché comme tout le monde dans l'unité médicale under-quatre d'urgence lorsque l'entrée de la ville souterraine a été scellée.* Et voilà, trop facile de s'en sortir comme ça. Il sort une énorme connerie sans aucune preuve et il laisse gamberger l'assistance avec un sourire méprisant.

Non. Ce qui m'énerve le plus c'est cette manie qu'il a de déblatérer sur les petits under-niveaux, il a oublié que c'est la honte totale au dessus de under-dix. Et encore, under-onze c'est pour les clodos. J'imagine même pas ce qu'il y a au dessus, ça doit grouiller de bestioles glauques.

C'est à ce moment là que je me casse de la cellule de famille pour aller retrouver ma bande. Souvent on descend zoner du côté de la rue commerçante de under-trente, c'est la seule moins-dix qui n'exige pas de passe-niveaux pour nous.

Bien sûr il existe d'autres rues commerçantes profondes plus bas, j'ai même entendu quelqu'un dire qu'il connaissait la rue de Rivoli, une under-soixante, elle serait pavée d'or et brillerait comme un sommeil ou peut-être comme un soleil, je suis pas sûr du mot. Bref, moi aussi je connais la Rivoli ! De nom seulement, mais je ferai jamais comme si j'en revenais, je sais bien que personne ne peut descendre sous plus de quatre niveaux. La under-trente est une exception pour notre quatre, du under-dix huit au under-vingt deux, car beaucoup d'entre nous peuvent trouver un boulot autour du under-trente. Des boulots géniaux, tranquilles qui montrent que tu as réussi dans la vie. Soit juste au dessus, pour pousser les chariots de bouffe jusqu'aux cheminées d'alimentation pour les resto.

Ou alors encore haut-dessus pour t'occuper des animaux destinés aux chariots, c'est assez facile mais faut-pas t'attacher à ces petites bêtes, elles vivent pas vieilles. Pour l'instant, je bosse en

under-vingt sept, je passe mon temps à séparer les fourrures récupérables du reste des carcasses. Les os remontent en under-vingt cinq pour être broyés puis en under-vingt quatre pour enrichir la terre des champignonnières. Les peaux remontent en under-vingt six pour être tannées puis redescendent vers les dessus des quatre chics pour devenir des manteaux. Des manteaux ! Ouais moi aussi ça m'a faire rire quand je l'ai appris, un manteau ça sert à rien la température ne change jamais. Mais, on m'a dit que vers Rivoli ils ont des machines pour régler la chaleur et même créer du froid, comme ça pour rien. Ils ont séparé l'année en quatre, ils changent la température et quand c'est le moment qu'ils appellent l'hiver ils enfilent les manteaux en peau de petites bêtes. Pourquoi faire ? Pour passer le temps je suppose.

Bref en under-vingt sept ça pue, mais c'est rien à côté de under-vingt six. Autant dire que aller faire un tour dans la rue commerçante de under-trente c'est les vacances et ça sent bon.

Je travaille dur, je suis réglo, je fais pas de conneries et j'ai beaucoup d'ambition. Un jour c'est sûr je parviendrais à vivre sous la rue commerçante.

Interférences sur Jean Kermarec

...Où est la sortie ? Je veux partir, oui, maintenant...bon d'accord j'attends encore un peu, je reste là.

Il a sept ans il intègre les louveteaux.

Vous pouvez dire à cet enfant d'arrêter de pleurer ? Il me déconcentre, je viens de perdre mon chemin.

Un dimanche de septembre, le groupe de Jean canote dans la rade de Brest. La brume recouvre le paysage pendant la traversée du retour. Pour ne perdre personne, les esquifs individuels sont attachés les uns aux autres suivant, tels des canotons, la grosse barque à voile carrée des moniteurs.

Ah excusez-moi, je me trompe ce n'est pas cet enfant qui pleure c'est celui qui est tout là-bas au bout de la file. Non celui-là ne pleure pas, mais il tremble. Si, je vous assure je le vois trembler. J'ai froid moi-aussi, je ne trouve plus la sortie.

Le froid s'insinue dans chaque espace où la peau de Jean est à nue. Il ne porte qu'un short, un maillot de corps et un gilet de sauvetage rêche de sel, trop grand. Son corps malingre ne résiste pas

à l'épreuve. Il garde le lit plusieurs semaines dans sa chambre qui ne donne sur rien.

Décidément, quel est cet endroit sans fenêtre, c'est minuscule, je viens de me cogner contre le lit.

Il aime cette sensation : être seul, isolé dans son abri avec autour la maison vide. Il découvre à cette occasion le plaisir de la lecture.

Non, ne vous dérangez pas, je vais me faufiler jusqu'à la porte.

Il a dix sept ans, avant même de recevoir son ordre de réquisition pour le STO, il part pour l'Angleterre.

Mais qu'est ce que ... me voilà à Londres à présent. Je n'ai pas le temps de jouer à la guerre, laissez-moi retourner chez moi.

Il a onze mois, il est présenté au capitaine Kermarec. Le père juge son enfant chétif, le soupçonne timoré. Il prend en main son éducation, l'installe dans le cellier attenant à la cuisine et rebaptisé « chambre » car partager celle de ses sœurs est inapproprié.

Tiens, me revoilà dans la pièce sans fenêtres ! Le lit une place a disparu, par contre je viens de heurter un berceau, c'est inadmissible, laissez-moi sortir de ce débarras.

Le jour de ses soixante cinq ans, il reste muet devant la petite fête de départ préparée par ses collègues et ses élèves.

N'essayez pas de m'amadouer avec du mousseux et des cacahuètes, je n'ai ni faim ni soif, je veux rentrer chez moi

Ne sachant trop à quoi s'occuper après, il s'installe dans la maison de la pointe du Conquet qu'il utilisait l'été.

Oui, c'est joli cette vue sur la mer, le bruit de vague aussi. Mais ce que je désire c'est... oui je sais que vous savez. Faites un effort, sortez-moi de là.

Il a quinze ans, une jeune fille, emménage dans son immeuble avec toute sa famille, et son piano.

Stop, arrêtez tout, c'est quoi cette histoire, vous revenez en arrière ? Il passe de sa fête de retraite à son amour d'enfance. Non mais, pour qui me prenez-vous ! Je suis attentivement la progression de sa vie.

Menue, elle a de grands yeux noirs, de longues mains blanches et des doigts fins qui s'éveillent sur le clavier. Sa musique coule comme la vie.

Si vous m'assurez qu'il s'agit d'une inversion malencontreuse de défilement chronologique je ne peux que vous faire confiance. Mais n'en abusez pas.

Il ignorait que la musique pouvait être autre chose que militaire. Sarah. Dans ses rêves, Jean lui parle, il lui demande d'être son professeur, elle accepte.

Il a onze ans, il en paraît neuf, il rejoint les scouts marins.

Cette fois c'est sûr vous vous moquez de moi... cela va me permettre de quoi ? Chuchotez plus fort je n'entend rien.

Il embarque avec sa patrouille pour l'Islande sur un voilier prêté par la marine. Enfants partant jouer à s'aguerrir loin des hommes auxquels ils se doivent de ressembler. Sur cette île minérale, grise dans sa poussière, noire dans son sable. La troupe enfantine part pour une longue marche autonome dans une région de lacs, harnachée comme à la parade, confiée à la garde du plus grand.

Ah, me permettre de comprendre le personnage. Si vous voulez, de toute façon j'attends que cela s'arrête pour pouvoir rentrer chez moi.

Un enfant ivre de l'obéissance que le reste de la troupe lui doit. Ils marchent. Après quelques heures ils n'ont plus de repères. Ils marchent. Au bout d'un délai qui paraît suffisant ils mangent toutes leurs maigres provisions. Ils marchent.

Vous vous répétez, vous avez dit trois fois « ils marchent ». Bien sûr que je les ai comptées . Je le mettrai dans mon compte rendu circonstancié. Vous entendrez parler de moi, je vous le garantis.

Leur chef de troupe ne parvient jamais à faire un point correct. Deux jours s'étirèrent en heures, en minutes, en seconde de survie puis ils sont retrouvés à temps. Grâce au soleil qui ne se couche jamais, la marche les sauve tous. Le gel des soirées polaires estivales fait perdre une phalange au petit doigt gauche de Jean. Pour le reste de sa vie, son auriculaire lui rappelle pourquoi plus jamais il n'obéira plus à l'autorité imbécile.

Bon j'ai compris le personnage. C'est encore long ?

Il a un jour, à travers la fenêtre de sa chambre, par delà le pont de l'Arteloire, sa mère aperçoit la *Lorient*, une frégate militaire, prenant la mer sous le commandement de son époux.

Vous savez que vous vous enfoncez ? Si j'ai bien suivi, cette fois il est à peine né.

Il a douze ans, il arrête de grandir, au désespoir de son père, il n'atteint pas la taille minimum pour espérer rejoindre la navale.

Et allez donc, encore un saut temporel inexplicable. Vous n'aurez jamais d'agrément pour votre histoire, elle est bien trop confuse.

Il reste donc à Brest dans un lycée classique et découvre que l'amour de la lecture peut devenir un métier.

Comment ça, c'est de ma faute ! Non je n'ai pas interféré dans la narration. Pas du tout, je connais mon métier. Et puis ça suffit, cette fois je rentre, j'en ai assez.

Jean sommeille.

La pluie l'a maintenue chez lui toute la journée, à peine une éclaircie le temps de courir jusqu'au bureau de vote, de refuser la proposition de dépouiller les résultats, de revenir à la maison. Scrutateur il a joué ce rôle souvent depuis son installation définitive au Conquet une manière de s'intégrer pleinement à la vie de la commune ce n'est pas suffisant bien sûr il a également rejoint le club de lecture et le cercle des aînés. Il s'est inscrit aux voyages organisés en autobus toujours alerte il a visité Bayeux, Bourges et même Majorque une année faste où la vente de tee-shirt de la kermesse annuelle dépassa toutes les prévisions. Aujourd'hui il n'a pas voulu dépouiller les bulletins et connaître les résultats en anticipation du reste du village. Il se contente d'allumer sa télévision quelques minutes avant vingt heures. Il n'a pas voulu dépouiller car il observe depuis plusieurs années la lente déviation de ses concitoyens. Ces voisins, presque ses amis, lesquels parmi eux basculent vers l'extrême. Impossibles à détecter à travers ses enveloppes bleues. Tout au plus un sourire fugace.

intercepté au moment du comptage total des voix par candidats Difficile à dire Pourtant ici les vieux se souviennent toujours du départ vers l'Angleterre pour sauver ce qui pouvait l'être : l'espoir que le cauchemar s'arrêterait Oui ici ils ont refusé de plier tout comme ceux de Sein ils sont partis se battre Ils sont presque tous morts il ne reste que lui, le centenaire

Ses yeux se posent sur la tablette fixée au mur au dessus de son bureau une bouteille joufflue posée dessus, probablement une vieille bouteille de rhum Il préférerait penser à du ratafia Il avait patiemment introduit à l'intérieur la maquette de barque réduite à la largeur du goulot Il l'avait élargie en tirant sur les ficelles passées à travers des oeilletons à l'avant du bateau puis retiré les ficelles Avec un long fil de fer il avait ensuite ajouté un petit personnage de papier soufflant dans ses mains. Le résultat lui plaisait il l'a gardé toute sa vie.

Sur l'écran de la télévision le compte à rebours a commencé Soudain il ne veut plus connaître le résultat Dehors le soleil est encore haut il sort dans le jardin Le vent a chassé les nuages, le temps se met au beau Il décide de voir de plus près l'astre se coucher dans la mer rien ne lui apparaît plus important que d'accompagner le

retour du crépuscule Ainsi que l'instant juste précédent lorsque les derniers rayons passant derrière le globe terrestre transpercent l'eau de surface de l'océan et apparaissent verts Jules Verne l'a accompagné depuis son enfance il serait juste qu'il soit présent maintenant Au delà du jardin, il suit le route de la corniche personne dans la rue, tous sont restés chez eux Il a le temps de marcher à petit pas prudents jusqu'à parking puis de descendre la pente douce jusqu'à la plage Il se déchausse pour toucher le sable avec ses pieds Il continue à se dévêtir Le soleil est à présent un rond rouge au dessus de l'eau Avec un plaisir de gamin il s'avance dans la mer, nu Il n'a pas froid C'est décidé il va accompagner la chute du ballon rouge dans l'Atlantique Le froid l'engourdit il l'accueille avec joie il nage Déjà il ne voit plus le rivage, du ras de l'eau il ne pourra pas observer le rayon vert, qu'importe l'astre le guide il nage vers le large Pour reprendre son souffle il fait la planche Au dessus de lui le rose, l'orange ont enflammé l'horizon Bouchon à peine ballotté par les vagues calmes il admire les couleurs de son dernier crépuscule et s'endort.

Il est dans le jardin public où son père l'a trainé écouter la fanfare de la flotte. La neige commence

à tomber, il a de plus en plus froid. Lentement, le toit du kiosque à musique s'efface puis disparaît, les musiciens soufflant dans leurs instruments gonflent, gonflent et s'envolent lorsqu'ils sont des ballons. Un par un ils disparaissent dans le ciel. Jean reste seul sur sa chaise en fer, il regarde sur sa droite, du fond de l'allée Sarah s'approche, elle traine son piano derrière elle Il vient l'aider pour monter les marches Ils s'assoient sur le banc en velours, elle lui sourit et lui joue la sonate qu'elle n'a pas pu lui apprendre.

Etre habité par un rôle, celui d'un habitant de l'immeuble,

Il serait devant la fenêtre ouverte sur la mer. Avant elle était au loin, elle le berçait le soir pour l'endormir. Maintenant elle est toute proche, elle a croqué la plage, les dunes, elle arrive au pied de la falaise, perce un passage en-dessous. Bientôt le bâtiment s'effondrera. Il faudra partir. Comment devenir ce personnage : l'habitant derrière la fenêtre face à l'atlantique ?

Il faudrait comprendre ce rêve d'habiter un lieu au bord de la mer. Il faudrait comprendre cet espoir d'obtenir un appartement à tarif abordable. Habiter à loyer modéré ? Non, ici c'est une acquisition, toutes les économies d'une vie, plus les économies à venir avec un prêt obtenu de justesse. Un effort disproportionné pour posséder ce studio, étroit, spartiate mais à l'opposé de la porte d'entrée : l'infini de l'océan

Pour ce rôle, il devrait lui aussi être habité par un doute, l'effort en valait-il la peine ?

La réponse de l'habitant serait : oui. Habiter là en valait la peine.

Il devrait aussi comprendre : les tempêtes de plus en plus violentes, des expulsions et cette information : l'amiante était partout, ils habitaient dedans.

Pour le dernier acte, il serait ému comme l'habitant de l'immeuble : Il ne peut plus continuer à vivre dans ce lieu, il doit l'évacuer comme ses derniers voisins.

Pour ses dernières années, il devra découvrir un nouveau lieu. Inconnu. Loin de l'océan.

Il n'habitera plus au Signal

Signal :

Ce serait une oeuvre monumentale, les armatures du bâtiment visualisées par des projections lumineuses, à l'exception du rez de chaussé et du première étage uniquement suggérés par du rubalise. Le fantôme du Signal se distinguerait dès le soir tombé et disparaîtrait au matin. L'installation fonctionnerait indéfiniment jusqu'au total recouvrement par l'océan de la zone, ainsi que de la ville de Soulac.

Il ouvre sa fenêtre, sur sa gauche à mi-chemin entre le mur de son bâtiment et la route encerclant la résidence un palmier pousse péniblement. Il en a compté vingt lors de sa première promenade à pied à l'extérieur. La stagiaire du kinésithérapeute le suivait trois pas en arrière avec son fauteuil roulant pour lui permettre de s'asseoir dès qu'il se sentirait fatigué. Effectivement après quelques pas en déambulateur il a senti qu'il n'irait pas plus loin. Mélanie, la stagiaire, a accepté de le pousser pour poursuivre sa visite des environs. Ils sont restés à l'intérieur de l'espace délimité par une clôture de jardin grillagée vert bouteille. La même que celle délimitant la seule autre entreprise de la rue menant à sa résidence médicalisée. Une entreprise de pompes funèbres; apparemment personne au service de l'urbanisme de la mairie n'a relevé le cynisme de ce voisinage.

Qu'importe, il a poursuivi sa promenade, c'est ainsi qu'il a vu les vingt palmiers disposés régulièrement sur la pelouse entourant les trois bâtiments de la résidence. Sur la brochure d'accueil l'ensemble pelouse et arbres sont qualifiés de *parc arboré*. Il a compris qu'il faudrait être patient avant de plonger dans la verdure. S'il

regarde du côté droit, il voit les champs au delà de la clôture. Actuellement, des rangées bien alignées de pousses vertes sortent du sol à perte de vue, il n'a aucune idée du végétal planté là, des tournesols peut-être ou alors du maïs. Quoique du maïs lui paraît peu probable, il n'aperçoit pas ces structures d'arrosages métalliques montées sur grandes roues faites pour être promenées sur les champs, des horreurs doublées d'un scandale écologique. Autour de la résidence le paysage est plat. Au loin, à environ un kilomètre de rares voitures passent. En cette saison la circulation est calme. Les autres pensionnaires, ceux installés à la même table que lui au réfectoire, lui ont dit que la route s'animait lors du week-end de chassé croisé à la jointure juillet et août. Mais ils lui ont assuré que le bruit n'arriverait pas jusqu'à eux. Il n'en doute pas, ils sont loin du village, de la nationale, de la vie. Le fait de jouxter le crématorium ne le rassure pas.

zone intergénérationnelle Fiolle (commune de Floirac, Charente Maritime)

Noir, gros plan sur le volant de la camionnette roulant sur la D730, les genoux et les jambes du

conducteur sont visible à travers le cercle du volant. La caméra s'élève jusqu'au pare-brise. De part et d'autre de la route des champs labourés vides. La camionnette dépasse un poteau comportant deux panneaux, sur celui du dessus est inscrit en lettres noires sur fond blanc *Maison de Retraite*, sur celui du dessous également en lettres noires sur fond blanc est écrit *Funérarium*.

Voix off Jean :

Ce serait une voiture qui traverserait une forêt de pin

La fenêtre serait ouverte et déjà ils sentiraient l'odeur de résine

Ils longeraient la route du Médoc

Ils atteindraient Lesparre, Lescapon, Saint Vivien

Ils arriveraient à Soulac

Travelling arrière, musique Canon de Pachelbel en sourdine. La camionnette est vue de dos, sur les vitres arrières le logo et le nom *Intermarché location* sont visibles, ainsi qu'un rectangle rouge dans lequel en lettre blanche est inscrit à *partir de 12 € TTC*, le clignotant droit est actionné, la camionnette tourne à droite dans la direction indiquée sur les panneaux.

Voix off Jean :

*En face de la gare du chemin de fer, ils
tourneraient à gauche sur le boulevard Alsace
Lorraine*

Ils seraient heureux

*Elle le regarderait en souriant, elle effleurerait
sa main posée sur le volant*

*Ils suivraient le boulevard pour prendre la rue
Ausone jusqu'à la plage*

Ils tourneraient à gauche

*Il l'a regarderait en souriant et il dirait Voilà on
y est*

Elle murmurerait C'est chez nous

Caméra en plan fixe sur le bord droit de la route de Fiolle, au fond des champs labourés plats, un tracteur agricole vert traverse lentement le plan. La camionnette de location apparaît dans le plan sur la gauche, traverse le plan et rejoint rapidement le tracteur agricole. La camionnette ralentit pour rouler derrière le tracteur agricole pendant trois minutes quinze jusqu'à un embranchement sur le côté droit de la route. Le tracteur agricole poursuit sa progression sur la route principale, la camionnette enclenche son clignotant droit et tourne à droite à l'embranchement.

Voix off de Jean

*Il la regarderait assise dans son fauteuil à côté
de la fenêtre*

Elle regarderait la mer

Il dirait Tu viens te baigner avec moi ?

*Elle dirait Pas tout de suite, va devant, je te
rejoins*

Il descendrait les quatre étages en sifflotant

*Il irait nager, elle descendrait la dune vêtue de
son maillot de bain une pièce*

*Elle poserait sa serviette de plage à côté de la
sienne, elle...*

Caméra fixe depuis l'intérieur de la cabine de la camionnette, prise de vue à travers le pare-brise, la rue est bordée à gauche et à droite de grillage métallisé vert. La camionnette dépasse un bâtiment en rez de chaussé au bout d'un parking vide, sur le mur des lettres forment le mot *Funérarium* . La musique s'achève. Silence. La camionnette poursuit son trajet jusqu'au bâtiment suivant et franchit le portail pour arriver à un parking asphalté et se gare devant le panneau d'accueil de la résidence de retraite *Villa Florius*.

Voix off de Jean

*Il la regarderait assise dans son fauteuil à côté
de la fenêtre*

*Elle regarderait la mer à travers ses lunettes de
soleil,*

Il dirait Tu viens te baigner avec moi ?

Elle dirait Pas tout de suite, peut-être plus tard

Ce serait un peu comme si la mort n'existait pas

Noir.

Ce jour là, j'ai décidé de ne pas faire ce qu'il attendait de moi, son aîné, je devais obéir et -par dessus tout- réussir au delà de ce que lui n'avait pu atteindre, qu'importe si je n'en avais pas les capacités, car *quand on veut on peut...* mais d'où venait cette maxime stupide qu'il me répétait lorsqu'il avait quelques instants à accorder à mes résultats scolaires, instants qui se terminaient systématiquement en engueulades mais pas plus car avec les années je le dépassais d'une dizaine de centimètres et cela avait suffi à tempérer ses volontés de réprimandes physiques, il se contentait donc de cracher une maxime bien sentie -quand on veut on peut - puis de bouder et ne plus m'adresser la parole pendant plusieurs jours, ce qui me convenait tout à fait, je me contentais de mon côté de ronger mon frein en attendant de passer mon bac et de pouvoir partir rejoindre Marlène, ma dulcinée restée à Nice que nous avions quitté au mois de juillet précédent sur une décision soudaine prise par mon paternel qui tout à coup ne supportait plus le sud et voulait rejoindre sa terre natale la Bretagne, il avait

postulé à Rennes sans prévenir personne et nous avait annoncé la nouvelle quelques jours avant le déménagement, depuis j'ai cru comprendre que maman n'avait été prévenue qu'une fois confirmé le nouveau poste de Papa, le chef de famille persuadé de pouvoir décider à lui seul notre lieu d'habitation; ce soir là je l'ai haï plus que toutes les fois où il donnait son opinion sur Marlène, j'étais trop jeune, elle n'était pas assez réservée, elle n'avait pas d'ambition, elle me tirait vers le bas, à cause d'elle je ne travaillais plus assez au lycée et mes notes de mathématiques, de physiques étaient catastrophiques si je ne me reprenais pas je ne pourrais pas intégrer l'école d'ingénieur de Brest - son rêve raté- pas une seule fois il n'a pensé que peut-être le déménagement du Sud vers l'Ille et Vilaine pouvait m'avoir perturbé au point de me dégouter des études; ce jour là ou plutôt ce soir là il est rentré à la maison tenant une grande enveloppe qu'il portait comme le Graal, il l'a jetée sur mon bureau en précisant que je n'avais plus qu'à remplir le dossier et à l'expédier d'ici la fin de la semaine à Brest... Brest-Nice difficile de faire plus éloigné, de toute façon je n'avais aucune chance d'être admis dans cette école, je n'avais aucune envie de suivre ces études d'ingénieur, je ne savais pas encore ce que je

voulais faire mais je savais déjà : cet avenir là je ne le voulais pas, je voulais être avec Marlène c'est tout, elle était inscrite à Lyon, j'allais l'y rejoindre, le dossier de Brest je ne l'ai pas rempli, la lettre de candidature est partie avec un dossier vide mais extérieurement elle pouvait convenir à mon père qui se fit un plaisir de la poster sans vérifier son contenu dûment scellée; il regretta longtemps que son fils unique ait raté comme lui l'admission de cette école du bout du monde.

...ce jour là ou plutôt ce soir là ...

J'écrivais les paroles de ma chanson, sur la musique de notre slow de rencontre, j'exprimais toute la douleur de notre séparation. Je cherchais une rime en *anque*, seul *banque* me venait à l'esprit, ça n'allait pas du tout avec la profondeur de *Tous les jours, tu me manques*. Il m'a jeté le dossier d'inscription, tout à coup cette évidence : le mot c'était ***saltimbanque***

... zone industrielle, Pessac, Gironde

Récemment :

J'arrive en voiture depuis l'autoroute, je tourne à gauche au rond point de l'Euro, ainsi nommé à cause de la pièce géante de un euro posée au milieu pour signaler la présence d'une usine de fabrication de la monnaie européenne. J'emprunte la rue Gustave Eiffel avec l'intention de tourner immédiatement à gauche sur la rue Thomas Edison. Devant moi les voitures n'avancent plus, je décide de laisser mon véhicule en stationnement le long de la rue Gustave Eiffel et je rejoins à pied celle du fondateur de General Electric. Sur sa droite, la rue contourne un terrain parsemé il y a quelques années de gravats à présent remplacés par des bâtiments de un, deux et trois étages blancs largement pourvus de fenêtres avec des toits plats couverts de panneaux solaires. Entre les constructions des futurs arbres majestueux peinent à prendre racine. Un panneau renseigne le passant, c'est un ancien site de Thales industrie, à présent déplacé dans une

autre ville de la banlieue de Bordeaux. Il se métamorphose en pôle de cybersécurité et prévoit d'héberger sept cent experts. Au milieu de ce lieu de l'avenir, au dessus de la canope en devenir un vestige haut de vingt mètres a été sauvegardé : l'ancienne tour de visée doit devenir un restaurant panoramique.

De l'autre côté de la rue les espaces occupés par les entreprises disposées les unes après les autres sont de tailles plus raisonnables, avec des immeubles de un étage, parfois deux et des parkings prévus pour une cinquantaine de voiture. Par exception le numéro 21 s'étale sur deux cent mètres et accueille plusieurs centaines d'employés, l'ensemble est couvert de parking. A hauteur du numéro trois, deux arrêts de bus se font face, celui de la ligne 74, à destination ou originaire de Fontaine d'Arlac, et celui de la ligne 55, à destination ou originaire de ZA Magellan. Il est huit heures quarante cinq, la rue Thomas Edison n'est pas adaptée à la circulation massive pendulaire du matin et du soir. La voirie n'a pas évolué au rythme de la densification de la zone industrielle.

Dans cette zone industrielle la majorité des employés sont motorisés : voitures, trottinettes ou vélo électriques. Je vois quelques rares piétons

suivre la rue le long des trottoirs peu praticables, défoncés par les véhicules de chantiers et couverts de gravier. Ils proviennent soit de l'arrêt du tramway situé à un kilomètre soit de la station TER située à deux kilomètres. Un bus a rejoint l'arrêt Thomas Edison, une femme portant deux sacs de supermarché en descend, je vais dans la même direction. Elle rejoint le foyer Bouyrie de Bie, six cent mètres plus loin au numéro vingt trois. Pour ma part, je m'arrête au numéro vingt et un.

Souvenir, 1989 :

J'arrivais en voiture depuis l'autoroute, je passais deux ronds points puis je tournais à gauche après la station essence pour emprunter la rue Gustave Eiffel pendant quelques mètres avant de prendre à droite sur la rue Thomas Edison. Elle contournait sur sa droite une pinède parsemée de bâtiments gris de deux étages dominés par une tour blanc et orange surmontée de deux plateaux hexagonaux garnis de fenêtres. J'apprendrais par la suite qu'il s'agit d'une tour de visée et non pas d'une tour de contrôle comme son aspect pouvait le laisser supposer. Du côté gauche trois entreprises se partageaient

l'étendue allant du début de la rue au premier tournant, entre elles des parcelles déjà numérotées attendaient de futures sociétés. Je me dirigeais vers le numéro vingt et un/vingt trois, il s'agissait d'un centre de formation pour les employés de ma firme et d'un centre d'hébergement à destination des stagiaires tous logés sur place. Là aussi les bâtiments étaient situés dans une pinède, sitôt sortie de la voiture l'odeur de résine des pins m'envahissait. J'aimais travailler là.

« Vivre en région parisienne est un choix de carrière, vivre ici est un choix de vie »

Se souvenir de cette phrase pendant chaque trajet maison-travail-maison. N'avoir retenu que ces mots du discours, asséné par notre haut responsable face à l'assemblée de ses employés locaux réunis ce jour-là. Avoir, comme tous les autres, compris la signification de la réponse à la question sur nos perspectives d'évolution.

Une réponse claire : des perspectives ? ici ? aucune.

Alors, continuer de parcourir les trente cinq kilomètres du trajet quotidien tout en notant l'extension régulière du temps passé à faire la navette. Avoir essayé les transports en commun inadaptés à cette zone industrielle construite initialement pour la voiture-reine.

Parvenir à destination: un bâtiment de la fin des années soixante-dix, en béton sur un étage au dessus d'un rez-de-chaussée. De face, un bloc irrégulier en hauteur et en profondeur, étalé sur cent cinquante mètres. Vu de haut, trois zones : à gauche en arrivant, un personnage avec une

petite tête rectangulaire, deux bras largement ouverts et un corps carré, le pied gauche touchant une silhouette de robot tendant ses deux longs bras vers la droite. Ces deux formes également reliées par un dernier large rectangle à peine entamé par quelques creux sur son pourtour.

Un bâtiment, à l'origine destiné à la formation pour les métiers des télécommunications. Tous les métiers, principalement techniques, cette filière n'existant pas dans les cursus de formations publiques.

Cette structure de formation -les bâtiments, les hébergements, la cantine, les loisirs (bibliothèque, cours de tennis disparus dans la tourmente de la privatisation)- devenue obsolète et reconvertie en bureaux.

La reconversion consistant en morcellement des espaces sans remaniement avec pour résultat des bureaux étroits pour deux ou trois personnes, hauts de plafond, souvenirs des centraux téléphoniques. Froids l'hiver car mal isolés dans les années du tout pétrole. Chauds l'été quand le soleil tape sur des fenêtres larges de un mètre et hautes de deux. La notion de voile de protection de béton, pourtant mise au point au Brésil des les années cinquante, ne résistant pas à l'envie de

modernité des architectes du bâtiment de formation.

Ces architectes respectants les consignes de leurs commanditaires : un bâtiment d'apparence intégré, mais avec des séparations compréhensibles entre l'espace des cadres et celui des techniciens. L'espace loisir restant commun. Des croisements semblant malgré tout nécessaires.

Donc, la forme de robot, dédiée aux techniciens. La forme humaine à tête carrée dédiée aux cadres avec des espaces plus larges, un escalier en hélice imposant, majestueux, un amphithéâtre, de la moquette dans les bureaux. Important la moquette, sa hauteur étant un marqueur distinguant le cadre lambda du cadre supérieur. Ici pas de cadres supérieurs, X est trop loin. Parfois en stage pratique peut-être ou alors en visite pour annoncer des mauvaises nouvelles. Mais contrariés d'avoir des employés si loin au sud-ouest du pays et si proches de la mer. Un choix de vie certainement.

La photo a été prise à l'extérieur du restaurant après le repas. Un groupe de quarante deux personnes de tous âges posent face à l'objectif sous un ciel bleu parsemé de nuages effilochés. En contrebas du pré d'herbe jaunie sur lequel le groupe se répartit en rang de différentes hauteurs, du côté gauche, une crique parsemée de bateaux explique le choix de ce lieu pour capter ce souvenir. L'occasion était exceptionnelle, les quatre vingt dix huit ans du personnage central du cliché réunissant frères, soeurs, cousins, oncles et tantes.

C'est la dernière photographie sur laquelle nous apparaissions ensembles. C'était aussi la première après plusieurs années de silence entre nous, plusieurs années d'événements familiaux où chacun de nous deux vérifiait l'absence de l'autre avant de participer. Sur cette photographie, nous sommes aux deux extrémités du groupe. Pendant le repas nous étions parvenus à ne pas nous approcher, à ne pas nous parler.

Sur la majorité des souvenirs captés pendant notre enfance et notre adolescence nous sommes ensemble, complices des mêmes jeux, des mêmes bêtises malgré les quelques années nous séparant. Comment avais-je vécu avant ta naissance ? Je l'ai oublié tant te savoir là m'était nécessaire. De ton côté, la question ne se posait pas, j'étais là pour toi.

Les années passèrent, nos études, nos métiers ne réussirent pas à nous séparer. Nous échangeons nos avis sur les films, nos lectures, la cuisine, la politique, nos rêves d'avenir ... Nos conversations se poursuivaient sur des jours.

Je me souviens de ce soir où tu fis halte à la maison avec elle. Dans la cuisine, nous étions seuls, tu as eu ces mots *c'est juste une copine, rien de sérieux*. Elle nous a séparé.

Le frottement vif du crayon déposant son bleu préféré pour colorier la mer sous le bateau suffit à provoquer le *chut* agacé de sa grand-mère. Il ne lève pas les yeux vers elle. Il repose doucement son crayon dans la boîte en métal. Dans le silence de la pièce le déplacement des autres tiges de bois la fait résonner. Sa grand-mère pousse un soupir, il chuchote un timide *pardon mamie*. Elle lui tend son cahier de devoir de vacances et reprend la boîte de crayon dans un tonnerre métallique. Dépité, il ouvre le cahier avec un minime froissement d'air, il tourne les pages lentement jusqu'à trouver celle de la leçon du jour. Pas un bruit dans la maison, son petit frère dort dans la pièce voisine, il ne faut pas le réveiller. Un groupe de mouches tournoie rageusement au plafond, sa grand-mère ne fait pas un geste pour les chasser. Soudain, l'une d'elles, tombe sur le dos devant lui, elle vrombit furieuse pendant quelques secondes, s'arrête, recommence avec un bruit d'hélicoptère miniature, il l'observe, doit-il l'aider à se remettre dans le bon sens ? *Laisse, elle va crever lâche sa grand-mère à voix basse*, il n'est pas sûr d'avoir

bien entendu. La mouche fait une dernière tentative de mouvement, se fige sur un côté les pattes raides. Sa grand-mère lui montre le cahier de l'index, il regarde l'exercice. Dans le salon la pendule égrène quatre coup de gong. Au loin il entend les bruits d'éclaboussures joyeuses des enfants du voisin jouant dans leur piscine gonflable. Tout à l'heure sa grand-mère a refusé qu'il les rejoigne. Il souffle ses regrets un peu trop bruyamment et s'attire un *tsss* courroucé.

Dehors la chaleur aplatit tout, les jardins, les hommes, les animaux. Tous attendent que le soleil descende. Ses parents n'arriveront que la semaine prochaine. C'est l'été, il s'ennuie.

Dans un cube de verre, un acteur vêtu d'un short et d'un tee-shirt d'enfant, les vêtements sont déchirés aux bras, aux cuisses et dans le dos pour permettre aux tissus de couvrir partiellement son corps. Il est assis sur une chaise triple de la dimension classique, la table est en proportion de cette chaise démesurée. Dans sa main un crayon de bois dont la tige a le diamètre d'un manche de pelle. Il gratte son crayon sur la table. Dans le cube de verre, aléatoirement le son d'une

désapprobation se fait entendre. Aussitôt l'acteur pose son crayon et cherche d'où vient le bruit et recommence à colorier. Hors de la cage, le son est très atténué. Le nom de l'oeuvre est écrit sur le panneau au pied du cube : **Ennui**.

Elle entre dans le grand sombre, il est là, droit devant, sa fraîcheur l'appelle. Le soleil est trop chaud. Elle le sait, ses dix sept jours d'existence lui ont donné toute la sagesse du monde. Elle le sait quand le ciel brule dans ses dizaines d'yeux il faut rejoindre l'ombre. Jusqu'à présent, elle a su échapper aux monstres du dehors. Ses frères, ses soeurs, certains de ses enfants ils les ont gobé en vol. Mais pas elle. Dix sept jours ! Une longue, très longue vie. Elle n'aime pas la moiteur autour d'elle qui réduit sa capacité de détection des prédateurs. Elle rejoint l'ombre.

Elle est souvent venue dans cette pièce, la géante est assise près de la table. Elle est si lente avec son journal roulé en tuyau. La géante se lève avec apathie, arme son bras pesamment, tape avec mollesse là où elle était une longue seconde auparavant. Elle sait décoller instantanément. La géante s'acharne pourtant, ses dérisoires coups de journal, elle les voit se former et retomber au

ralenti. La géante n'a aucune chance, elle ne l'attrapera jamais. La géante est trop lente. Comment peut-elle même s'imaginer frapper un être aussi supérieur en rapidité. L'espèce des géants est tout simplement dix fois plus lente que la sienne.

Dans le grand sombre, elle se guide au vacarme des mâles dansants la parade nuptiale au plafond. Elle l'a aimée toute sa vie cette spirale assourdissante. Elle était une femelle très recherchée, sa paire d'ailes était la plus gracieuse. Elle était rapide aussi, ses saccades imprévisibles lui donnaient un avantage sur les prédateurs. Elle avait juste à s'approcher, choisir celui qui nageait le plus rapidement sur l'air. Ils s'accouplaient en vol. Tout au long de sa vie, elle s'est approchée cinq fois du cercle, elle a eu tant d'enfants qu'elle ne les compte plus.

Aujourd'hui elle n'en a pas envie. Depuis quelques minutes elle le sent, elle est rapidement fatiguée. Pour la première fois elle doit se *forcer* à actionner sa paire d'ailes. Elle vrombit plusieurs secondes puis se pose pour concentrer son énergie. Elle repart, remonte. Le mouvement devient difficile. Elle se pose, se repose, repart, remonte. Elle s'épuise. Soudain elle chute, s'effondre sur la table à côté du petit géant. C'est

incompréhensible, elle fait vrombir ses ailes, elle parvient seulement à tourner comme une toupie sur le dos. Durant une demi-seconde elle ne bouge plus. Enfin, elle a encore de l'énergie, assez pour bourdonner. Ses battements n'atteignent plus les deux cent hertz qui faisaient sa fierté. Elle ne tourne plus, immobile, ses pattes tressautent. Son corps devient rigide, elle ne peut plus bouger les articulations de sa carapace. Ses yeux se voilent, elle entend la parade nuptiale là-haut et dans un grondement sourd les paroles de la géante
...laiaiaissse lààà eeelllleee vvvaaaa
ccrreeevvveerrr

Mais qu'est ce que tu écris ? Ah, c'est vrai, j'oublie que tu ne m'entends pas, tu n'as aucune capacité de médium. Tant pis, je vais lire par dessus ton épaule. Je peux même m'appuyer sur toi pour mieux déchiffrer tes gribouillis, tu ne sens rien, rien du tout. Je pourrais me vexer, me venger. Depuis le temps, si la vengeance m'avait aidée en quoi que ce soit, crois-moi, je l'aurais déjà utilisée. Souvent et pas uniquement pour un simple manque d'attention. Pendant mon existence humaine j'étais douce, obéissante et dure à la peine. C'est ainsi que mère me présentait. Douceur, obéissance, résistance, à toutes ces attirantes qualités j'ajouterais résignation, esprit de sacrifice et bien sûr laideur. Quoique laideur soit un peu trop fort, de mon temps sous la troisième république il existait peu de moyen de comparaison. J'observe ton époque, je me réjouis de ne pas vivre au milieu des réseaux sociaux, je n'aurais pas résisté à ces haines qui parfois se déchaînent sur les moches malheureuses qui ont osé s'exprimer. Non, disons que je n'avais pas un visage attrayant. Pas comme

Victorine, ma cadette, elle était avenante, souriante, elle a fait un beau mariage. Un ingénieur de la vallée, elle a passé sa vie à ne rien faire dans sa belle maison à étages remplies de fenêtres. Ah si; elle donnait ses ordres à sa bonne, à son jardinier. Elle n'était pas bégueule pour autant, elle nous rendait visite deux fois par an pour les voeux de nouvel an et pour mon anniversaire. Elle apportait toujours quelque chose, le plus souvent une brioche. Le reste de l'année c'est nous qui allions chez elle pour les saluer. C'était notre récréation du jour du seigneur, quand le temps était au beau, nous longions la voie ferrée sur quatre kilomètres puis nous tournions à gauche vers la fabrique, si en chemin nous entendions un bruit de moteur c'était leur automobile, la seule de la région, et cela signifiait qu'ils étaient partis en balade eux-aussi. Nous retournions alors chez nous. Quand je dis chez nous, à l'époque cela ne l'était pas encore.

Ah tu lève ton stylo, tu m'entends peut-être finalement ? Non, mais tu viens de penser qu'ils t'ont déjà raconté l'histoire de cette maison dans laquelle nous sommes. Toi, de passage, en vacances comme vous dites, et moi, bloquée dans ce lieu. Des vacances, je ne t'apprends rien si je te dis que je n'en ai jamais eu. Seuls ceux de la haute

en avaient, ils disaient *villégiature*. Quand Victorine et son époux partaient à Biarritz en voiture, ils disaient eux aussi *villégiature*. Mais aujourd'hui tu passes les tiennes ici, où moi j'ai trimé toute ma vie. D'abord pour m'occuper du vieux docteur et de sa femme, quinze années de notre vie à supporter d'être traitée moins bien qu'une petite bonne par un vague oncle de mon époux. Ils étaient sans enfant, ils proposèrent à ce petit neveu, désargenté et sans avenir, de se trouver une compagne travailleuse pour s'occuper d'eux dans leurs vieux jours. En échange, le neveu hériterait de la maison et des quelques terres environnantes. Je me suis mariée, j'ai accompagné pendant toutes ces années la fin de vie du docteur puis de son épouse nonagénaire. Ensuite nous avons vécu en cultivant les terres autour de la maison. C'était suffisant pour nous deux et nos deux enfants, dont ton grand-père. Le manque d'argent n'a jamais été un soucis car dans le hameau personne n'en avait. Nous étions chanceux, nous pouvions nous nourrir de ce que nous cultivions. Mais il s'agissait de ne jamais s'arrêter, d'avoir toujours en tête l'hiver prochain, puis le printemps prochain. Nos jours ne se ressemblaient pas, remplis de semis, de récoltes, de mise en conserve. Nos années

étaient pleines de craintes : de la pluie, de la grêle, du froid, du soleil. Une vie idyllique dirais-tu ? Un jour, Victorine a osé le dire; nous étions toutes les deux dans le potager devant ma cuisine, je cueillais des fraises pour le dessert. Et là, au beau milieu du carré de salade, de sa voix gracieuse ma soeur s'est extasiée de mon bonheur simple de ne pas avoir à aller les acheter et de les trouver directement à porté de main. Que le seigneur me pardonne, ce jour là j'ai eu envie de les lui faire bouffer mes légumes, tous, racines comprises avec la terre aussi. La haine est née ce jour là, elle ne m'a plus quitté.

Potager désherber biner planter arroser la petite femme en tablier

Potager mains calleuses désherber arroser surveiller heures mois

Chaleur protéger arroser à la nuit trimer

Apporter crottin eau cendres attention limaces la petite femme en tablier

Attention pucerons trimer semaines années froid

Ramasser paille surveiller verger gel

Pousses Semis replanter bêcher biner toujours les doigts gourds

Arroser eau au puits dos cassé mal toujours

Petite femme laide chaleur labeur
Porter foin ramasser fruits vendanger
Jours sans fin sinon jours sans pain

Il dort, comme je l'ai posé, là où je l'ai posé. Les bras en T, les doigts des mains repliés en poings à peine serrés. Son dos parfaitement à plat sur le matelas, une posture de détente que nous adultes nous tentons vainement de retrouver. Ses jambes allongées dans le prolongement du corps sont masquées par la grenouillère en tissus fin, la chaleur ne doit pas le perturber. Sa tête est légèrement tournée vers la gauche. Son front est lisse, sa respiration calme, presque silencieuse, je me penche au dessus de lui pour l'entendre touchant involontairement le berceau. Cela suffit, non pas à le réveiller, mais à modifier son souffle. Je l'observe, parfois son front se plisse. Un souvenir désagréable du début de sa vie -un biberon qui tarde ? - réapparaît sous forme d'un rêve déplaisant qui tout aussitôt s'enfuit. L'instant d'après une ébauche de sourire traverse ses lèvres et s'efface furtivement. Je veille durant sa nuit sans m'inquiéter de la mienne. Je manque encore d'assurance, parfois j'ai besoin de le toucher pour vérifier qu'il est bien là.

Dans ma chambre, mon fauteuil est placé sous le fenêtre du toit. Confortable, je peux lire soit assise bien droite les pieds posés par terre, soit pelotonnée d'un côté avec les jambes par dessus un des accoudoirs larges et hauts. Cette position n'est confortable que pendant quelques chapitres, ensuite je dois me remettre droite. Mon dos est devenu douillet.

La fenêtre ouvre sur le ciel, son inclinaison ne permet pas d'observer le paysage des autres toitures de la ville. Elle sert uniquement à éclairer la chambre, et mon livre.

Dans la maison tout est calme en fin d'après-midi, c'est le moment où je peux lire à la lumière du jour. Depuis quelques années mes yeux préfèrent cet éclairage, surtout lorsque les caractères sont petits et malgré mes lunettes supposées adaptées à ma vue.

En hiver, mon temps de lecture est court. La luminosité décroît vite, à peine le temps de m'installer que la cloche de l'église sonne cinq heures et c'est fini pour la journée. Je dois migrer vers le salon dont les lampes ne remplacent pas le

soleil. Parfois, en plus des lunettes, je songe à utiliser la grosse loupe récupérée lors du déménagement de la maison de mes parents. Pour l'instant, j'hésite. Dans mon souvenir, ils l'utilisaient dans leurs dernières années.

Enfin ! Assise devant mon secrétaire, c'est mon moment d'écriture. Dans le calme de la chambre, j'attrape quelques feuilles de papier, mon stylo et en avant. Mot après mot, les phrases sortent fluides et se posent sur le manuscrit. Mais la porte intérieure du secrétaire s'ouvre, la minuscule bonne femme en sort précipitamment. Elle n'a pas eu le temps de s'habiller, elle porte toujours sa chemise de nuit. Furieuse, elle se précipite devant la pointe de mon stylo et trépigne. J'essaie de continuer mon texte mais elle anticipe chacun des mouvements de ma plume et parvient à me bloquer avec ses pieds.

J'ai oublié. J'ai oublié les sensations de cet endroit.

Je n'ai pas pu voir ces images du pas-encore-moi en gris, gris très sombre et blanc un peu sale. Je n'ai pas pu entendre les oh, les ah admiratifs devant ce cliché d'une tête immense avec des bras minuscules et un coeur frétilant.

J'ai oublié faute d'avoir un souvenir qui me serait montré bien plus tard. J'ai oublié par absence d'une trace recomposée à partir des réverbérations de sons.

Je n'ai pas pu savoir si je tétaiis déjà mon pouce. J'ai oublié et cela n'a aucune importance.

Elle l'attendait à l'heure dite à l'endroit convenu. Elle était équipée comme à l'accoutumée, avec dans son léger sac de l'eau et des barres de céréales en cas de baisse d'énergie pendant la marche. Elle lui sourit dès qu'elle l'aperçu, fit un grand geste avec les bras pour se faire remarquer. Un geste outré, presque comique. Elle était à l'aise, en pleine forme. Amusée d'avoir dû s'agiter ainsi en public.

Elle eu des difficultés à la voir, elle la repéra à sa grande gesticulation. Inadéquate dans cette foule de promeneurs. Le plaisir évident de celle qu'elle se préparait à rejoindre la surpris. Il lui apparut inapproprié, hors de propos. Depuis la catastrophe du vote de la veille, elle-même n'avait pas dormi, ressassant sans fin pour décider de la suite à tenir. Alors cette joie éclatante... une faute de goût au vu des circonstances, à la limite de l'impardonnable.

Cela lui apparut d'un coup. Une idée qui ne lui avait jamais traversé l'esprit. Peut-être n'étaient-

elles pas du même bord ? Cela expliquerait cette joie... déplacée.

Suivant ce fil, des exemples affluaient dans sa mémoire. Tel film bouleversant qu'elle n'avait pas aimé, tel exposition révélant un désaccord sur l'artiste, tel livre encensé tombé des mains à elle et dont elles n'avaient jamais reparlé. Et ce ballet superbe qu'elles avaient vu ensemble. Enfin vu, c'est vite dit, Evanie Pontois et Boris Nabokov finissaient à peine leur lent et délicieux pas de deux symbolisant la mante religieuse et son mâle qu'elle poussait des soupirs affligés. Lorsque la danseuse a arraché la tête du mannequin, remplaçant son compagnon, dans un grand jet de liquide vert, elle est tout simplement sorti de la salle. Elle n'est pas revenue.

A la réflexion, elles n'avaient jamais abordé ces sujets, persuadées d'avoir les mêmes opinions. Elle ralentit ses pas, puis s'arrêta prête à repartir en sens inverse.

« Comme tu veux » ... aller chez tes parents pour les vacances... »comme tu veux » ... rester tranquillement à la maison plutôt que sortir ce week-end... « comme tu veux » ... cette phrase ne signifie pas une acceptation... elle vient clore une discussion... en l'absence d'une discussion. Cette phrase à l'opposée d'un accord sans réserve ... plutôt une formule de lassitude... d'abandon de sa volonté propre... systématiquement utilisée elle reflète un déséquilibre ... entre qui propose et qui se résigne... on reste ensemble ... comme tu veux

Je dis ça, je dis rien ce serait à utiliser immédiatement pour ponctuer la correction que nous voudrions donner sans pour autant le contredire frontalement ? Sa certitude est erronée, mais comment l'alerter. Il vient de s'exprimer publiquement. Pouvons-nous commettre l'irréparable et révéler son erreur non seulement à lui mais aussi aux autres. Les conséquences peuvent être lourdes, déplairont à un décideur peut-être définitivement. Non, il est urgent d'attendre une autre occasion.

Je dis ça, je dis rien dans la discussion à côté de la machine à café apporter la preuve factuelle de la mesquinerie du personnage, une démonstration éclatante qui ne nécessite pas d'aller jusqu'à la formulation de la conclusion sur ce défaut. Se restreindre in extremis avec un *je dis rien* tout en l'exprimant quand même.

Je dis ça, je dis rien Ou comment établir que les viennoiseries d'ici ne valent pas celles de la-bas, moins chères et bien meilleures. Donc la prochaine fois, sans vous commander, nous irons

la-bas. Cette technique s'adapte à tout autre sujet que la boulangerie.

Je dis ça, je dis rien pour donner son avis sur tout, surtout quand il n'est pas requis. S'exprimer et dans le même temps s'excuser de le faire. Idéalement accompagné d'un léger haussement d'épaules.

Je dis ça, je dis rien l'expression emblématique de ceux et celles qui combattent leurs timidités, de celles élevées dans la réserve et la discrétion, ne supportant plus de s'entendre dire *je crois que ça va pas être possible*. Alors elles biaisent, elles tentent avec maladresse d'exister.

Printemps (1) dix neuf cent soixante dix huit, assise avec tous les autres lycéens de Lannion (2) sur la place du Marc'hallac'h (3) nous protestons contre les responsables du naufrage de l'Amoco Cadiz(4).

Printemps dix neuf cent soixante dix huit, dans le garage de Catherine (5) aménagé en salle de jeu avec Isabelle qui possède un tourne disque (6) à elle nous tentons de répéter de mémoire la chorégraphie de Saturday Night Fever (7) à partir du disque de la bande originale reçu pour mon anniversaire (8).

Une armée de lapins roses jouant du tambour fait sa première apparition à la télévision (9) suivie par un chef cuisinier assaisonnant une salade et s'interrogeant sur l'utilité de se décarcasser (10).

Pendant un concert de soutien aux ouvriers de l'AOIP (11) en grève, depuis les coulisses j'aperçois Mouloudji sur le devant de la scène entr'ouvrant presque timidement les rideaux pour observer le public sans en être vu (12).

Centre aéré de la ville, été dix neuf cent soixante dix-huit, premier jeu de l'oie grandeur nature organisé pour mon groupe d'enfants, des petits de maternelle, pendant mon stage pratique de Bafa (13). Ils progressent trop vite par rapport aux estimations initiales. Jusque la fin du jeu, j'annonce (14) systématiquement le « un » comme résultat du lancé de dés. Aucun des enfants ne s'en aperçoit.

(1) la marche de protestation a eu lieu en juin, je n'ai pas réussi à retrouver la date exacte mais je suppose que c'était au printemps car après le 21 juin les terminales et les premières devaient être occupées à passer les examens.

(2) là encore, je n'ai pas pu vérifier si le lycée privé avait rejoint le lycée public dans la manifestation. Dans mon souvenir, nous étions innombrables...

(3) *extrait du Télégramme du 20 août 2019* : Dans notre rubrique « Histoires de rue », publiée vendredi 16 août, l'explication étymologique du nom Marchallac'h était en partie erronée. « Ce mot, qui s'orthographie Marc'hallac'h, a une explication toute simple et est attesté depuis 1499 (voir le dictionnaire Catholicon

latin/breton/français du XVe siècle) », indique Riwanon Kervella, la présidente de Kuzul ar Brezhoneg, le Conseil de la langue bretonne, basé à Lannion. Il est composé des termes marc'had (marché) et lac'h/lec'h (lieu), se traduisant donc lieu du marché/place du marché. « Un autre endroit à Lannion est formé de la même façon, il s'agit du Forlac'h : for/foar et lac'h/lec'h = place de la foire, poursuit Riwanon Kervella. Le cheval (marc'h) n'a absolument rien à voir dans l'explication du mot Marc'hallac'h »

- (4) *wikipedia* : Le 16 mars 1978 à 22 heures, le pétrolier Amoco Cadiz, affrété par la compagnie américaine Amoco Transport, filiale de la Standard Oil, vient s'échouer sur les brisants au large de Portsall libérant 223 000 tonnes de pétrole brut. C'est la plus grande marée noire par échouement de pétrolier jamais enregistrée dans le monde.
- (5) la maison était surélevée par rapport au jardin, quelques marches menaient à l'entrée. Le garage était la première partie du sous-sol à demi-enterré, l'accès se faisait par une pente douce. Les fenêtres étaient

proches du plafond côté garage et à ras du sol côté jardin.

(6) c'était peut-être un mange-disque

(7) notre anglais était balbutiant, nous disions *La fièvre du samedi soir*. Notre morceau de prédilection était *Stayin' Alive* celui de la scène du début lorsque John Travolta se prépare pour sa soirée.

(8) Il m'avait fallu batailler pendant plusieurs semaines avec ma tante-marraine. Elle refusait de m'offrir des disques de chanteurs dont elle ne comprenait pas les paroles. De plus la voix aiguë de Robin Gibbs ne la rassurait pas.

(9) J'ai longtemps et vainement cherché à en avoir un

(10) La bonhomie factice de cet homme ne m'avait pas convaincue, je le soupçonnais de ne pas s'appeler Ducros .

(11) Wikipedia : L'Association des ouvriers en instruments de précision (AOIP) est une coopérative ouvrière de production française, créée le 10 mars 1896 dans le quatorzième arrondissement à Paris. Dans les années 1970, elle devient la plus grande coopérative d'Europe, hors URSS avec 4 600 salariés. Au plus fort de ses capacités, elle comprend deux usines en Bretagne

(Morlaix, Guingamp), une usine à Béziers, une à Toulouse, une à Evry le siège social et une autre usine à Paris XIII^e. La société sera longtemps à la pointe du progrès social avec, notamment, un salaire unique du directeur à l'ouvrier, et l'obligation d'être syndiqué pour se porter candidat au sociétariat. En 1917, une caisse de retraite et une école d'apprentissage sont mises en place ; ces deux organes fonctionneront pendant plus de 70 ans. En 1979, une décision ministérielle partageant le marché des télécommunications entre seulement deux entreprises, à savoir Thomson-CSF et CIT-Alcatel, manque de sonner le glas pour l'entreprise. Le concert de soutien organisé à Guingamp a lieu à ce moment là et non pas en 1978.

(12) Parmi les artistes adulés dans ma famille, Mouloudji figurait en bonne place. Le voir, ce jour là dans son costume bleu-gris un peu chiffonné, apparemment intimidé malgré ses nombreuses années de gloire m'a bouleversée.

(13) Ma formation BAFA s'est faite avec les Francas, en 1979 nous avons participé à l'animation pour les enfants lors du concert de soutien de l'AOIP. Je faisais des maquillages de lions.

(14) j'avais à la va-vite recouvert d'étiquettes toutes les faces d'un dés géant avec un « 1 » au marqueur. La honte m'effleure quand je repense à ces petits bouts de choux lançant le dès, pestant contre leur manque de chance et s'amusant quand même jusqu'à la fin de la matinée.

Lombard street, nous voici !

Cet endroit devenu familier à force de le voir en toile de fond dans les séries américaines D'abord noirs et blancs puis multicolores les Z enchaînés de cette rue plus-que-pentue, dévalés à toute allure pendant les courses poursuites lorsque le méchant en veut au gentil, ou inversement Avec des variantes, à bicyclette, à moto, en traction avant, bientôt en monocycle, en tout ce qui ressemble à une roue ou à un groupement de roues coordonnées capables de suivre cet enchaînement de huit virages serrés dignes des meilleurs circuits de rallye

Surprise ! D'autres visiteurs ont eu la même idée Arrivés avant nous, ils forment une file ordonnée, patientant en deçà des rails du tramway de Hyde Street, la route perpendiculaire à Lombard

En version cinématographique le véhicule poursuivi fonce tout droit le long du parc du réservoir et se lance sans hésitation dans la pente à seize degré -dixit wikipedia- qu'il franchit en quelques secondes à grand renfort de crissements

de pneus, de nuages de poussière et de mains agrippées au volant, parfois un gros plan sur une goutte de transpiration ou des sourcils froncés de concentration permet de comprendre la complexité de la manoeuvre Comment font-ils pour les tournages ? Ont-ils créé une Lombard Street 2 chez Universal dédiée à cette scène classique pour tout film se déroulant à San Francisco Une copie identique, vide de touristes encombrants, disponible sur réservation, permettant des prises de vue à météo garantie C'est tout à fait possible et permettrait de surcroît de se libérer des caprices du brouillard et de la pluie souvent présente, comme aujourd'hui par exemple Quelques rares versions de la course poursuite font tressauter la voiture au franchissement des rails du tramway, elle s'envole alors le temps d'un battement de cil puis amorce sa descente à travers les parterres fleuris bordant les virages, d'autres à l'évidence ne rencontrent pas cet obstacle Ces dernières sont peut-être enregistrées en terrain factice, dans ce cas probablement loin d'ici, directement dans la capitale mondiale du cinéma à l'autre bout de l'état de Californie

La précision du passage des rails du tramway m'interpelle, car je n'ai pas en mémoire de scène

ou le tramway passe et bloque le poursuivant voire le poursuivi C'est dommage de ne pas utiliser ce ressort potentiellement comique permettant au spectateur une pause bienvenue dans la tension montante de la course poursuite Peut-être existe-t-elle ? Elle accrédirait l'hypothèse d'un tournage en décors réels Dans ce cas les équipes de tournage bloquent-elles l'accès au toboggan coudé lorsqu'elles en ont besoin Ce n'est certainement pas gênant, cette rue est inutile dans la vie quotidienne pour les habitants du quartier Elle ne sert qu'à attirer les touristes à pied pour prendre des photos, en voiture pour prendre des vidéos à montrer à la famille au retour de voyage Peut-être que le sort de Lombard Street 2, si elle existe, après son remplacement par Lombard Street 3 - la version avec les rails du tramway- sera d'être ouverte aux visites elle aussi Une sorte de Lascaux made in USA une façon d'éparpiller la foule en vacances

Ces interrogations nous occupent et meublent le temps d'attente de notre passage Notre tour arrive, je roule prudemment sur les rails, le tramway est loin Le SUV devant nous slalome à la vitesse folle de cinq kilomètre à l'heure Chacun veut profiter du trajet mythique sans pour autant rayer ses jantes Ces virages sont pavés de briques

rouges luisantes sous la bruine fine De part et d'autre un large trottoir avec des escaliers depuis lesquels des touristes nous photographient pendant que nous progressons à la vitesse d'une limace frisant l'apoplexie Les pneus crissent à chaque virage Très vite nous sommes en bas, en silence Dans l'habitacle personne n'ose s'avouer déçu ce mot serait trop fort, disons désappointés par la brièveté du passage au regard de l'attente

Dans Bullit, il ne pleut pas, raison pour laquelle Steve McQueen fonce dans sa mustang Et toutes ces fleurs au bord des escaliers, elles manquaient de naturel Oui c'est ça, à une autre saison par exemple en hiver, même sous un ciel bleu éclatant ces virages seraient tristes et réalistes comme dans les films Refaire un tour avec un esprit plus ouvert nous prendraient trop de temps Nous pourrions nous garer, remonter les marches en vulgaires piétons, prendre le temps d'admirer d'en haut la vue sur la baie Non ? Tant pis

Atterrir à Hong Kong par le dernier avion de la journée, toutes les guérites de la douane sont ouvertes le passage est rapide Traverser l'aéroport immense, voir son reflet dans la surface impeccable des pavés de granit Trouver

facilement le métro tout aussi rutilant de propreté Direction Island Line Ressortir à la station Causeway Bay Traverser le centre commercial englobant la station Avoir encore l'énergie d'observer que toutes les surfaces donnant sur les rues sont des espaces de commerces Entre les centres commerciaux se trouvent les supermarchés, entre les supermarchés se trouvent les magasins, entre les magasins se trouvent les échoppes Finir par trouver l'escalier vers son hôtel, obtenir sa chambre, dormir

Suivre la rue du petit Champlain à Québec et faire un voyage dans le temps.

Une foule indistincte.
Des hommes, des femmes, innombrables,
Une foule laborieuse en mouvement
Une mer de têtes sur un océan de vestes
Des corps esquissés, vêtus d'imperméables, de
pardessus,
Les hommes portent un chapeau, un feutre
Quelques femmes un chignon, ou des cheveux
frisotés.
Une foule indistincte dans une rue esquissée
Une marée de travailleurs du tertiaire, New York,
Paris, Tokyo ?
Des silhouettes crayonnées en gris clair,
Une masse indifférente.
Au milieu
Un petit bonhomme seul sans chapeau
un manteau gris plus foncé
des yeux grands ouverts, un sourire aux lèvres
Il est seul et il pense
Je suis unique, je suis unique, je suis unique, je suis unique

L'odeur du gazon après la tonte

L'odeur de la fleur d'ajonc, en fermant les yeux
et inspirant à fond perce celle de la noix de coco

L'odeur rance de la raffinerie de cacao

L'odeur de la résine de pin lorsque le soleil
chauffe depuis plusieurs jours

L'odeur des pins en feu nous a réveillé le douze
septembre deux mille vingt deux lorsque tous
nous avons cru que notre logement brûlait. Cette
odeur qui est remontée sur un couloir jusqu'aux
deux sèvres. La pointe de Grave se consumait.

La fausse odeur des fraises hors saison

L'odeur des maisons qui ne sont pas la sienne.

L'odeur de la lessive sur les vêtements
repassés

.

photo coucou

Vite prise, la couleur du ciel aujourd'hui, les premières fleurs dans le jardin, le cadeau prévu pour l'anniversaire, les cerises cueillies à l'instant. Ces émotions à partager avec ses proches éloignés.

photo de classe

Prises par des photographes professionnels, la classe alignée en trois rangs étagés autour de la maîtresse, ce jour là nous nous présentions sous nos meilleurs atours. Elles ont disparu suite aux successions des déménagements, tout comme se sont effacés de la mémoire les noms des autres élèves sur la seule conservée.

photo moi-même

Elles sont rares, je déteste cette manière d'attester que oui, ce jour là j'étais sur le Golden Gate, d'ailleurs il n'est pas assez visible sur le cliché, mes bras sont trop courts.

photo dans les musées

J'observe les visiteurs photographiant les tableaux dans les musées puis immédiatement après l'étiquette explicative. Ils sont si pressés, auront-ils le temps de la lire de retour chez eux ?

photo mémoire

Sans aucune hésitation je déleste ma mémoire du nom de la rue où est garée la voiture ou bien du numéro de la place du parking. Clic-clac c'est enregistré dans le smartphone. Ma mémoire perd son entraînement. Est-ce gênant ? Oui bien sûr.

photo de zoom

Il n'y en a qu'une seule, la photographie du pot de départ de l'équipe qui s'est ensuite dispersée. Prise pendant le confinement c'est la capture d'un écran zoom, nous apparaissions chacune et chacun dans des petits carrés.

photo de profil

En mettre une ou pas. Une vraie photographie ou un avatar ? Et donner l'autorisation de vue à soi seulement, aux contacts, à n'importe qui ?

roman photo

Devant un public hilare, Royal de luxe déroule les péripéties sentimentales et policières d'une

pièce survoltée. Régulièrement ils se figent au milieu d'un cadre pour la photo.

JE VIS le petit chien blanc, un caniche entièrement frisé, trotter en devant sa maîtresse de quelques mètres. Sur le chemin de halage j'avancerais rapidement en marche nordique à l'aide de mes bâtons. Nous parlions peu avec ma compagne de promenade, concentrées sur le rythme de nos pas. Au retour nous avons vu le petit chien nageant au milieu du courant de la marée montante. Je le voyais pédaler de ses pattes, régulièrement sans affolement. Sa tête disparut sous l'eau une première fois, nous nous sommes arrêtées. Sa tête réapparut, il s'enfonça à nouveau sous les flots. Nous étions seules sur le sentier ne sachant que faire, nulle part de traces de sa maîtresse. Après plusieurs tentatives pour surnager le petit chien disparut totalement. Sans avoir poussé un seul aboiement, sans aucun jappement. En revenant vers le parking nous avons vu sa maîtresse assise sur un banc au bord de l'eau attendant le retour de son petit chien. Nous n'avons rien osé lui dire.

JE VIS la femme devant moi sur le trottoir de la rue d'Odessa, en direction de la rue du départ, s'immobiliser, se retourner terrifiée et partir en courant dans l'autre sens. JE VIS derrière elle les passants fuir affolés des deux côtés de la route. Je me vis soudain angoissée entamer ma course à leur suite. En quelques secondes la rue se vida, le mouvement se répercuta sur les rues alentours, répandant cette panique spontanée provoquée par la pétarade d'un moteur sur le boulevard Montparnasse. C'était un samedi soir de fin novembre deux mille quinze.

JE VIS les lionnes affalées derrière le grillage, somnolentes, immobiles. Comme une évidence j'eus l'idée de sortir de l'abri de la voiture dont le moteur tournait au ralenti pour aller agiter la clôture et les faire se lever afin que les enfants qui rôlaient à l'arrière les voient mieux. Je me sentais protégée par la barrière de fer qui probablement entourait les félins. Mais je décidais de ne pas agir sur un coup de tête, de ne rien faire. Un mâle solitaire est alors venu faire un tour de la voiture, les enfants se sont tus.

Presque pas cassées.

Un joli plastique mat, élégant. Pas un de ces plastiques brillants, tape à l'oeil. Ces plastiques prétentieux, dont l'usure se fera par lèpre et se ternira écaille après écaille. Ce n'est pas non plus un de ces plastiques de luxe en acétate de cellulose, hors de prix. Non c'est une paire de lunettes de soleil dont la monture est en plastique mat, d'un noir à la limite du gris souris très foncé.

La forme des verres, je devrais dire la forme des polycarbonates, est seyante. Car ce n'est pas du verre, ce sont des lunettes de soleil faites uniquement pour réduire la luminosité agressive, le verre n'est pas utile, il n'y a rien à corriger. Il n'est pas non plus question de regarder une éclipse de soleil. Donc les verres sont aussi en plastique, gris. Pas tout à fait ronds, légèrement aplatis sur le dessus.

Mes lunettes me plaisent énormément. Elles me vont bien. Posées sur le nez, les branches accrochées derrière les oreilles. Elles flottent un peu, je n'ose en modifier l'arrondi de peur de les briser. Régulièrement, je les remonte en appuyant

sur le petit pont de la monture qui joint les deux verres gris.

Elles me plaisaient, j'aimais ce moment où le ciel s'assombrissait lorsque je les posais sur le nez.

Je les pensais, non pas solides, plutôt pas trop fragiles. Je les traitais sans respect. Je les maltraçais. Les ôtant, désinvolte, d'une main. Les posant n'importe où. Les accrochant, par une branche dans le col de mon tee-shirt. Les utilisant comme serre-tête pour retenir mes cheveux.

Pour chacune des branches, une petite vis en acier assurait la jonction avec la partie de la monture entourant les verres.

Un jour, l'une des deux vis est tombée, je ne l'ai pas retrouvée. J'ai gardé précieusement ma paire de lunettes de soleil amputée d'une branche d'un côté et la branche orpheline de l'autre. J'espérais retrouver la vis. Puis j'envisageais un clou très fin ou alors un bout de fil solide.

J'aimais beaucoup cette paire de lunettes. Les réparations ne tenaient pas. Je n'osais plus promener ma paire de lunettes préférée.

Je finis pas la laisser dans la boîte à gant, comme paire de secours pour les jours de soleil impromptu.

Elle n'est presque pas cassée, mais conduire avec une paire de lunettes amputée d'une branche est difficile.

Aujourd'hui elle est prête, sa maison bien rangée, les plantes regroupées dans la baignoire sous la lumière de la fenêtre à barreaux. La voisine viendra ajouter de l'eau tous les quinze jours.

Aujourd'hui elle boit un thé pour le petit déjeuner, pour ne pas ouvrir un nouveau paquet de café, ne pas ouvrir une nouvelle bouteille de lait. Le frigo est vide, dégivré, propre. Le congélateur aussi, cet été elle ne l'a pas rempli. Elle part pour toute la durée du visa de touriste.

Aujourd'hui elle porte le jean acheté pour l'occasion, la vendeuse le lui a confirmé les américains sont toujours en jean. Elle en a un, elle ne veut pas faire honte à son Grégoire.

Aujourd'hui la valise à roulette, prêtée par la voisine, bouclée depuis la veille est posée sur le palier.

Aujourd'hui, c'est le jour des premières fois, elle est dans le taxi qui l'emmène à Marignane. A la radio, Eminem parle sous l'orage et Dido remercie. Elle n'aime pas, mais depuis que la voisine lui a expliqué les paroles elle supporte.

Aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres, aujourd'hui elle part voir son fils. Elle ne l'a pas vu depuis Noël dix neuf cent quatre vingt dix neuf, il était venu avec sa nouvelle épouse et leur tout jeune fils. La nouvelle épouse semble gentille.

Aujourd'hui, elle prend un calmant juste avant de monter dans l'avion pour Roissy. Dans son sac elle a aussi un somnifère pour la traversée de l'atlantique.

Aujourd'hui elle parvient à trouver une dame qui l'accompagne jusqu'à la correspondance pour New York. Elle sort son passeport neuf. Son premier passeport.

Aujourd'hui, elle n'a pas faim, l'avion pour New York décolle à quinze heure, elle s'assoit dans la salle d'attente.

Aujourd'hui, onze septembre deux mille un, aucun avion ne décollera

Ma collection de politesse

Ma collection s'est construite lentement au début il y avait Bonjour et Merci. Je ne pensais pas à en faire une collection. Puis est venu hello et thank you. Ce n'était toujours pas une collection. Grâce au collègue Priviet *приветствие* et Spacibo *СПАСИБО* se sont ajoutés, l'autre moitié de la classe apprenait l'allemand c'est ainsi que Guten Morgen et Danke sont arrivés. Olga, ma voisine dont le prénom ne plaisait pas au dictateur, m'a donné Buenos dias et Gratias. C'est une pièce importante de la collection, elle sert un peu partout. Une camarade de classe venant de Sicile m'a offert Buongiorno et Grazie. Une autre apporta Bom Dia et Obrigada de Porto. Une dernière a partagé Es-salam Alecoum j'étais très fière de répondre shkran شكر

Mon grand père maternel me confia Demat et Trugarez, mais ils sont difficiles à utiliser dans la vie courante en dehors du Finistère. Au fil des voyages j'enrichissais ma collection de politesse, toujours en amont de la visite. Au début, ce fût l'Europe, la Scandinavie grâce à une carte inter-rail, God morgon et Tack , God morgen et Takk,

bien que ces deux pièces se ressemblent beaucoup une oreille avertie peut les distinguer. Un été au bord de la mer égée j'ai trouvé un matin Kalimera *Καλημέρα* et Efkaristo *ΕΥΧΑΡΙΣΤΩ*. Suivant la Méditerranée, à Istambul mon trésor s'est enrichi de Merhaba et de la plus longue façon de dire merci que je connaisse Teşekkür ederim. Je n'ai fait que passer à Tel Aviv, je n'ai retenu que Toda mais savoir dire merci c'est un début.

Dans les pièces, non pas rares, mais de provenance lointaine j'aime particulièrement Ohayo *おはよう* et Arigato *ありがとう*.

Un collègue de travail avait la même passion, nous échangeions régulièrement nos nouvelles politesses, la compétition était acharnée. Il marqua un demi-point avec le CÀM ON de Hanoï, que je contrais par un Namasté suivi d'un Choukrian collecté à New Delhi. Il gagna avec un Ni Hao et un Xièxiè pékinois. Je tentais sans trop d'espoir un Aloha mais il me manquait le Mahalo.

Le concours se poursuit...

*vosre n° de version
date de dernière mise à jour*

